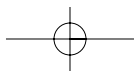
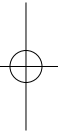
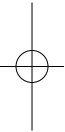
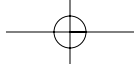


MARIE D'HOMBRES
D'UNE BELLE À L'AUTRE
PARCOURS DE VIE DE MIGRANTS À MARSEILLE

Troisième arrondissement
1900-2007

P'tits Papiers
Association Récits

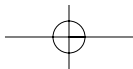
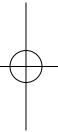
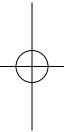
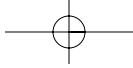


« Le Sud, c'est pas l'Italie. Rome, à la rigueur, bon, il y a le pape, il y a le roi... Mais encore plus bas, c'est chez les Marocains. Des petits merdeux tout noirs, tout frisés, la peau verte, l'œil de rat, menteurs, voleurs, faignants, baiseurs de leurs sœurs, maquereaux de leurs mères, pédés, mangeur de saletés pourries, planteurs de couteaux dans le dos, parleurs tellement vite que t'entends rien, de toute façon, même si t'entendais tu comprendrais pas, c'est pas de l'italien, c'est rien du tout, une langue de sauvages, et ils se comprennent même pas entre eux, ils sont obligés de causer en même temps avec leurs mains, comme les singes.

S'ils savaient les bonnes grosses têtes, que pour les Français, Nord ou Sud, pas de détail, tous les Ritals sont des singes, des noireaux, crépus joueurs de mandoline ! Des fourbes, des sournois, des faignants, des rigolos pas sérieux, des excités, des parlants avec les mains ! (...) t'as beau les regarder de bas en haut, t'as dans la tête que c'est des Ritals et que des Ritals c'est petit noir frisé, tu les vois petits noirs frisés. Un Rital pas comme ça, en admettant qu'il en existerait, ça serait une exception.

(...) J'ai vu des films américains, au ciné. Eh bien, quand il y a un Français dedans, il est petit, brun, frisé, il a des petits bacchantes de garçon coiffeur, il s'agite comme un singe, il parle à toute berzingue, toujours avec les mains, et il est le pauvre con ridicule qui croit se faire la fille mais que le grand beau cow-boy balance à la fin dans le baquet d'eau sale, ou alors il est le traître latin pourri qui va crever comme un dégueulasse avec un mauvais rictus, bien fait pour sa gueule. Ça veut dire que pour les Ricains, pour les Anglais, pour les Boches, les Français sont exactement ce que sont les Ritals pour les Français et les Napolitains pour les Ritals : de la sous-race, des singes, de la merde. Chacun a de la merde en dessous de soi. Quand un Français pense aux Ritals, il se sent grand fort costaud plein de dents en or comme un Ricain. »

Cavanna, *Les Ritals*, 1978



AVANT-PROPOS : FRANÇAIS MARSEILLAIS !

Serge Pizzo

Président du Comité d'Intérêt de Quartier de la Belle-de-Mai

Je ne me suis jamais senti Sicilien. Et pourtant, je suis, selon le vocable à la mode, un Italien de la « troisième génération ». Mon arrière grand-père est arrivé de Palerme au tout début du vingtième siècle et a travaillé comme modéliste dans la Haute Couture à Paris. Dans ce milieu, Pizzo, c'était un nom, un nom qui habillait les plus grands ! À Paris, il a épousé une normande et a eu un fils, mon grand-père, qui a été confié au moment de leur divorce à son oncle et sa tante de Marseille. Plus tard, mon grand-père s'est marié avec une bas-alpine. Mon père est né... puis a épousé ma mère qui avait des origines napolitaines et corses. Voilà mes origines, toutes latines : sicilienne, corse, napolitaine, normande. Si je remonte encore ma généalogie, je crois même qu'avant la Sicile, il y avait eu l'Espagne.

Moi, je me sens Français, Français Marseillais ! C'est tout. Et c'est aussi simple que ça ! Je suis allé en Italie comme un touriste. Je ne suis retourné sur rien. Je n'ai pas cherché à savoir ni à comprendre. Trop regarder son origine, c'est tomber dans l'affectif, c'est se faire mal, c'est vivre la discrimination. À partir du moment où tu as décidé d'être Français, revendique le, c'est tout. Ne regarde pas en arrière.

Je suis né à La Capelette en 1951, puis j'ai vécu un moment à la Marine Bleue vers Saint-Gabriel, dans un de ces grands ensembles qui à l'époque faisaient rêver tout le monde. C'était une révolution : il y avait le vide-ordure, la douche, la salle de bain, l'ascenseur... Nous nous sommes installés plus tard à la Belle-de-Mai lorsque la famille s'est agrandie, mais je n'ai jamais été scolarisé dans le quartier, si bien que je n'y ai pas vécu de vie d'adolescent.

C'est seulement quand je me suis marié, en 1973, et quand j'ai choisi de vivre ici, que j'ai vraiment commencé à y mener une vie d'habitant, d'abord comme militant à Léo Lagrange, puis comme parent d'élève à l'école Révolution puis au sein du Comité d'Intérêt de Quartier. À l'époque, la Belle-de-Mai était florissante de gens et de commerces. On n'imaginait pas qu'elle pouvait changer à ce point.

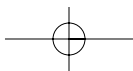
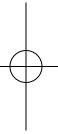
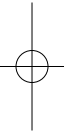
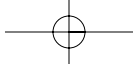
Oui, le quartier a évolué ; il y a d'abord eu la construction des autoroutes. À la Belle-de-Mai était prévue une pénétrante de quatre voies qui devait faire sauter le Gyptis et défigurer définitivement le secteur. Nous nous sommes battus pour que le projet n'aboutisse pas. Il y a eu la fermeture des lieux de l'emploi à partir de la fin des années 80 : la Seita, la Maternité, les ateliers de mécanique liés au port autonome et à la réparation navale, l'usine Thorion de Margarine et toutes les activités sous-traitantes. Alors les gens sont partis, certains pour prendre leur retraite, d'autres avec l'emploi. Les logements ont été délaissés, abandonnés et loués à une population migrante prête à se loger dans des taudis en attendant de trouver mieux. Ce fut la dégringolade. Et pourtant, il y a toujours des poches de vie ici : regardez le coin de Lecia, les rues de la butte de Saint-Mauront. Il y fait bon ; l'ambiance est paisible.

Oui, il y a eu depuis une vingtaine d'années un basculement de population. Associé à la paupérisation des familles et du quartier, cela crée des raccourcis, des partis extrémistes qui totalisaient à une certaine époque un tiers des voix du quartier. Et pourtant, des Ritals aux Comoriens, c'est toujours l'histoire du migrant et du sédentaire. Les migrants s'installent quelque part, deviennent sédentaires et se protègent des nouveaux migrants. Hier c'était Antonio Cavanna, et aujourd'hui Mouloud. On cherche toujours une explication pour justifier sa peur ou sa haine. En 1971, j'entendais déjà parler des Noirs et des Arabes alors que la France vivait au rythme du plein-emploi. Quand ils

sont arrivés, les Italiens se sont regroupés au sein de la Mission Catholique Italienne. On s'entraidait, on partageait, on revivait la tradition. Aujourd'hui, les Comoriens font de même au sein de leurs associations. Hier, certaines familles italiennes décidaient de ne plus parler leur langue natale quand d'autres l'utilisaient volontairement pour se rassurer et se faire du bien. Aujourd'hui, les migrants fonctionnent de même avec l'arabe. Au final, rien ne change. Les choses s'établissent d'elles-mêmes, peu à peu, du migrant au sédentaire.

Oui, on parle sans arrêt de dégringolade du quartier. Mais cette dégringolade est transitoire. Si le taudis est une nécessité, personne ne veut y vivre durablement. Le changement est en cours. Mais il ne faut pas se tromper, par exemple en construisant tout azimuts. Aujourd'hui, ce sont mille logements supplémentaires qui vont être livrés à la Belle-de-Mai. La moindre parcelle de terrain voit se dresser un immeuble à étages. Or, trois milles personnes de plus demain, c'est la garantie d'un étouffement dans trente ans. Et pourtant, nous sommes tous témoins de l'échec des grands ensembles, à commencer par Bellevue, magnifique à ses débuts, qui a souffert de l'empilement des gens les uns sur les autres.

Ce qu'il nous faut ici, c'est un projet, un vrai projet politique d'aménagement qui ne se réduise pas à de la construction immobilière. Il faut se poser la question de la responsabilité que l'on prend à entasser les gens, à ne fonctionner que sur le plan de la réponse aux besoins immédiats de logement. Si on fait de ce quartier un lieu-dortoir, il mourra. Mais si on l'aère, si on imagine des espaces ludiques, sportifs, culturels, commerciaux, si l'on n'oublie pas les espaces verts, aussi petits soient-ils, il vivra.



PRÉSENTATION

L'HISTOIRE D'UN LIEU AU FIL DES RÉCITS

Les personnages qui composent cette histoire sont très nombreux, et pourtant ils n'épuisent pas, loin de là, les multiples figures migratoires qui ont dessiné l'âme et le corps du troisième arrondissement depuis un siècle. Simplement, ils donnent à voir. Par les voix des migrants eux-mêmes ou par celles de leurs enfants. Voix fictives largement inspirées de voix réelles et de personnes aussi originales et attachantes que ces récits veulent bien en rendre compte.

Ces personnes ont été écoutées lors d'entretiens réalisés en 2006 et 2007 par l'association Récits (Marie D'Hombres ; Luc Ribbe) dans le cadre d'un projet intitulé « Chroniques migrantes : récits, portraits et mise en scène de parcours migrants du troisième arrondissement de Marseille » coordonné par Récits en collaboration avec les associations Fabrik Filmic pour les images vidéo et La Cohue pour la mise en scène. Ce projet a été soutenu par l'ACSÉ dans le cadre du projet « Identité Parcours Mémoire » animé par la DRAC et l'ACSÉ et par les partenaires du Contrat Urbain de Cohésion Sociale 2007.

Le travail d'enquête et de recueil a été mené en partenariat avec les Comités d'Intérêt de Quartier Belle-de-Mai et Saint-Mauront, l'Association pour l'Accompagnement des Populations Immigrées (AAPI), le Centre Social Saint-Mauront-Bellevue et les étudiants de la licence d'ethnologie de l'Université de Provence qui sont partis durant une semaine à la rencontre des habitants du secteur.

Nous remercions l'ensemble des personnes et structures qui ont facilité et participé à notre travail.

DU RECUEIL À L'ÉCRITURE

Enregistrés et éventuellement filmés puis retranscrits, les entretiens ont ensuite été transformés. L'objet de cette transformation a d'abord porté sur des noms de personnes et de rues, la finalité étant avant tout de conserver l'anonymat des auteurs qui le souhaitaient. Le second objet se référait à la forme écrite de l'entretien. Afin de le rendre lisible, il a fallu parfois ordonner, trier, relier, remplacer des mots et des phrases, remanier, etc. Dans cette partie du travail, nous nous sommes systématiquement attachés non seulement à rester bienveillants par rapport aux récits mais aussi à conserver le cœur, l'esprit et le rythme des propos, tels que nous avons pu les ressentir durant l'entretien, aussi partial que ce sentiment puisse être.

Réécrites à la façon de portraits, ces histoires ont ensuite été mises en scène de façon imaginaire, sous la forme de conversations entre personnages ou de scénettes tirées des lieux et des actions décrits par les auteurs initiaux. En effet, à travers ces voix à la fois semblables dans leurs parcours et différentes dans leurs périodicités d'inscription, il s'agit également de raconter un lieu : le troisième arrondissement d'hier à aujourd'hui. En ce sens, il nous a semblé important de modifier systématiquement les noms et prénoms des personnes afin qu'elles ne sentent pas en porte-à-faux eut égard à la forme finale du texte, tout en respectant la teneur de leur témoignage historique.

Durant l'enquête, nous avons été confrontés à des rumeurs. Rumeurs souvent haineuses, qui témoignent non seulement du malaise vécu par les anciens habitants des quartiers, de la peur et des violences à l'égard des personnes âgées, mais aussi de la discrimination à l'égard des immigrés, discrimination d'autant plus forte qu'elle s'appuie sur un contexte de chômage, de dégradation de la cité et de surpopulation. Après avoir longuement hésité à taire ou rendre compte de ces rumeurs,

nous avons choisi de les mettre en scène sous la forme d'un chœur représenté par des voix anonymes, dont les propos circulent dans le temps et l'espace. Ces rumeurs ont toujours ronronné, de façon plus ou moins vive en fonction des contextes sociaux, économiques et politiques. Aujourd'hui, dans cet espace urbain marqué par une forte densité de population, une grande promiscuité physique entre des ménages aux modes de vie différents, la présence ou l'absence d'aménagements vécus comme une humiliation par les habitants, la fermeture relativement récente des usines qui faisaient vivre le quartier, les rumeurs sont à l'aise et occupent une place importante. Ce ronronnement s'intercale ainsi entre les récits et rend compte, d'une manière un peu imagée, des tensions vécues sur ce territoire.

Le travail réalisé a été présenté sur deux autres supports. Le premier est un CD-Rom, réalisé par Céline Vincent de l'association Fabrik Filmic, qui présente quelques portraits documentaires d'environ cinq minutes chacun témoignant eux aussi des grandes phases de l'histoire du troisième et des migrations sur ce secteur. Le second support est théâtral et coordonné par Marie Favereau-Camara de l'association La Cohue. À partir des récits recueillis, nous avons organisé une visite guidée du troisième arrondissement, en nous basant notamment sur les lieux marquants du secteur mentionnés par nos interlocuteurs. Dans chacun de ces espaces, choisis pour leur force symbolique, leur capacité à contenir des groupes et leur calme relatif, des comédiens s'animent, improvisent et font voyager les spectateurs dans l'histoire de Marseille et ses habitants.

VOIX D'HABITANTS

Les acteurs, sujets et auteurs de cette histoire ont été les habitants qui ont accepté non seulement de nous consacrer du temps, sous la forme d'un, deux ou trois rendez-vous de deux heures mais aussi leur

énergie, leur patience et leur confiance. Car se raconter à l'autre, inconnu de surcroît, et répondre à ses questions, parfois indiscretes, peut aussi être un exercice douloureux lorsque l'on touche aux sphères du souvenir, de la nostalgie, de l'intime.

Chacun nous a donc conté sa vie ou/et celle de ses parents, le pays dont il est originaire, l'arrivée sur le sol marseillais, les premiers chocs, les déroutes et les difficultés, le regard qu'il porte sur le monde et sur le lieu qu'il habite.

Chacun nous a raconté la façon dont il a construit sa place ici, en France et dans son quartier, que ce soit par le travail, l'école, le mariage, la guerre ou l'acquisition de la nationalité. Ces récits déclinent ainsi peu à peu l'âme et l'esprit de différents quartiers à une époque donnée : La Belle-de-Mai, Bellevue, Saint-Mauront, le groupe Clovis Hugues. Tous lieux d'enracinement après la terre d'origine. Symboles d'inscription sur la terre française qui se manifeste notamment par la succession des générations d'une même famille au sein d'un lieu de vie, d'une rue, d'un pâté de maison, voire d'un appartement refait à neuf et aménagé petit à petit, aujourd'hui devenu le coffre-fort des photos de famille et de mille et un trésors accumulés au fil du temps. Symboles qui se manifestent également dans les répétitions nostalgiques d'un « Ah, c'était mieux avant ! » et les mille et un regrets du temps qui passe avec ses commerces d'antan et son ambiance particulière.

Chacun nous a fait sentir le rapport qui l'unit aujourd'hui à sa/ses terres d'origine : on y va durant l'été pour les vacances ou à la manière d'un pèlerinage ; on regarde les chaînes de sa télévision nationale via le câble ; on pleure dès qu'on pense à elle ; on ne veut plus en entendre parler ; on y retourne de façon définitive ; on envoie des sous et des habits ; on hésite encore à y aller... Il y a là une diversité incroyable de manières de faire et de vivre ce lien qui renvoient aussi bien à l'histoire familiale qu'au

regard porté par l'autre sur soi « immigré » ou « enfant d'immigré » et à l'intériorisation que l'on a de ce regard. Or, les engagements ici et là-bas s'articulent l'un l'autre, en fonction d'une multitude de paramètres, notamment le contexte familial dans le pays d'origine, les raisons qui ont poussé au départ, les événements historiques importants de chaque contexte, les postes de travail occupés, la situation du marché de l'emploi, la vigueur des rumeurs, etc.

Chacun nous a donné à vivre, à partir de points de vue particuliers, certains des grands événements de l'Histoire, notamment la seconde Guerre Mondiale et le bombardement de la Belle-de-Mai, les périodes de crise économique, l'époque de la mafia marseillaise.

Chacun nous a fait sentir, au fil des récits et des parcours, un siècle d'histoire de l'immigration à Marseille et plus précisément dans ces quartiers. Ce sont d'abord des immigrants européens et principalement italiens qui s'installent à la Belle-de-Mai à la fin du XIX^e et dans les premières décennies du XX^e siècle, à proximité de la Manufacture des Tabacs et des industries en manque de main d'œuvre. Au fur et à mesure de l'accroissement des richesses et du développement économique des régions d'origine, ce sont ensuite de nouveaux migrants en provenance de régions rurales pauvres – Sud de l'Italie, pays du Maghreb, États colonisés d'Afrique – qui débarquent sur les ports de Marseille, seuls ou en famille. Ils suivent souvent les mêmes itinéraires que leurs prédécesseurs en matière d'habitat : d'abord le quartier du Panier et des Carmes puis la Belle-de-Mai, Saint-Mauront, Félix Pyat.

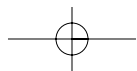
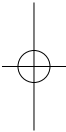
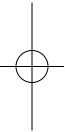
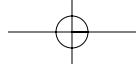
Quand les Indépendances se succèdent outre-mer à partir de la fin des années 1950, les Pieds-Noirs accostent par milliers et s'installent dans l'un des premiers ensembles construits pour loger au même endroit un grand nombre d'habitants.

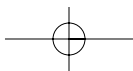
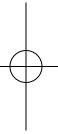
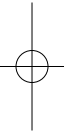
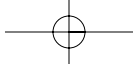
Les Indépendances, la crise des mondes ruraux et la croissance économique de la France de l'époque accélèrent également l'immigration massive d'hommes seuls en provenance du Sud, notamment d'Algérie et du Maroc mais aussi d'Afrique de l'Ouest, puis des Comores. Hommes qui habitent d'abord dans le périmètre des Carmes et de Belsunce puis s'installent à Bellevue lorsque leurs familles les rejoignent à partir de la décennie 80.

Enfin, chacun nous amène à voir l'évolution urbaine et sociale des cinquante dernières années, que ce soit à travers des mutations architecturales massives, comme la construction de l'autoroute ou des premiers grands ensembles d'habitation tel que Bellevue, la relégation de quartiers entiers de la ville, l'apparition du marché de la drogue et ses conséquences, la crise de l'emploi qui, d'hier à aujourd'hui, touche plus durement les récents immigrés ou les jeunes stigmatisés comme tels, la surpopulation, les tensions et les violences urbaines.

Nous sommes infiniment reconnaissants aux habitants et aux acteurs locaux de tout ce qu'ils nous ont apporté par leurs gestes et leurs paroles.

Marie D'Hombres





ACTE I

VINTIMILLE OU LA BELLE-DE-MAI

LE CHOEUR DES RUMEURS

LES IMMIGRÉS

- Vous avez déjà vu le quartier dans lequel ils vivent : un vrai taudis !
- On n'ose plus s'y aventurer ; ça fait trop peur...
- Ils sont tous dehors, à chanter, à danser, à crier...
- À faire du bruit !
- Comme s'ils étaient chez eux !
- En buvant leur chianti, leur raki, leur leur...
- Leurs spaghettis !
- Et puis, il faut les voir, y'en a qu'en foutent pas une ;
- Sont bons qu'à bouffer le pain des Français ;
- À nous voler nos femmes, à piquer nos boulots ;
- À faire des gosses !
- Ils feraient mieux de rentrer chez eux !
- Au moins, Mussolini les mettrait au boulot ! Il sait y faire lui !
- Ah, je l'ai toujours dit : s'ils voulaient vraiment travailler, ils le pourraient !
- Oh, il y a bien ceux du Nord qui ont du cœur à l'ouvrage. Mais plus au Sud, ce sont des fainéants !
- Ce doit être la chaleur, le soleil...
- Oui, ce doit être le soleil.
- D'ailleurs, vous avez remarqué comme ils sont bronzés !
- C'est vrai, vous avez raison !
- C'est sûr, ils passent leur temps allongés sur les chantiers à digérer leurs spaghettis en prenant le soleil !
- Hé oui maintenant que vous le dites, ça paraît évident !

ACTE I, SCÈNE 1

LES BABIS

Deux personnes âgées. Qui se souviennent.

Au fil de cette plongée vers les horizons de leur enfance, un décor apparaît : des maisons en bois enchevêtrées, des rues et des places bondées de gens qui courent, crient, rient, jouent en tous sens. Au fond, une mélodie se détache du groupe de femmes agenouillées autour du lavoir.

La valse du Racati...¹

À droite, le port, un homme, Toni, vêtu d'un bleu de travail, sa boîte à outils dans la main, un sac très lourd sur le dos. Il fait la queue, avec les autres. Il y a des Italiens, des Espagnols, des Grecs, des Arméniens... Ils attendent le travail. L'homme un peu mieux habillé, qui va et vient, c'est un chef de chantier. C'est lui qui décide. Il en prendra le nombre qu'il faut en fonction du boulot. Toni a, disons, une chance sur deux de travailler aujourd'hui, une chance sur deux de revenir sourire aux lèvres, argent en poche et fatigue sur les épaules. Ce serait quand même mieux que sans le sou non ?

À gauche, une jeune fille, habillée en bleu. Si jeune... On lui donne à peine dix ans. Elle dépèce puis étale des haricots sur une grande plaque, deux plaques, trois plaques... Elle est à l'usine, entourée d'autres femmes qui, comme elle, étalent des légumes sur des plateaux.

ANTOINE : Nous sommes en 1920. Je vous présente mon père : un Italien, originaire de Toscane, d'un village nommé Pontesakino, un village d'artisans ; un village d'émigrés vers la France. Mon père est arrivé ici à l'âge de douze ans, avec ses cinq frères et sa mère, pour rejoindre son père qui fuyait, comme les autres, les petits boulots et la misère.

¹ Tino Rossi

Très vite, il a commencé à travailler. Chaque matin, il allait se faire embaucher rue Noailles. S'il y avait surcharge. Un jour oui, un jour non. Les employeurs prenaient en priorité les ouvriers français. Pour la famille, c'était dur à vivre... Je l'entends encore dire certains soirs à ma mère d'une voix triste : « Aujourd'hui, ils ne m'ont pas embauché ». Elle le regardait, inquiète, ne disait rien. C'était la crise, le boulot de plus en plus rare, le chômage, le manque d'argent, la misère.

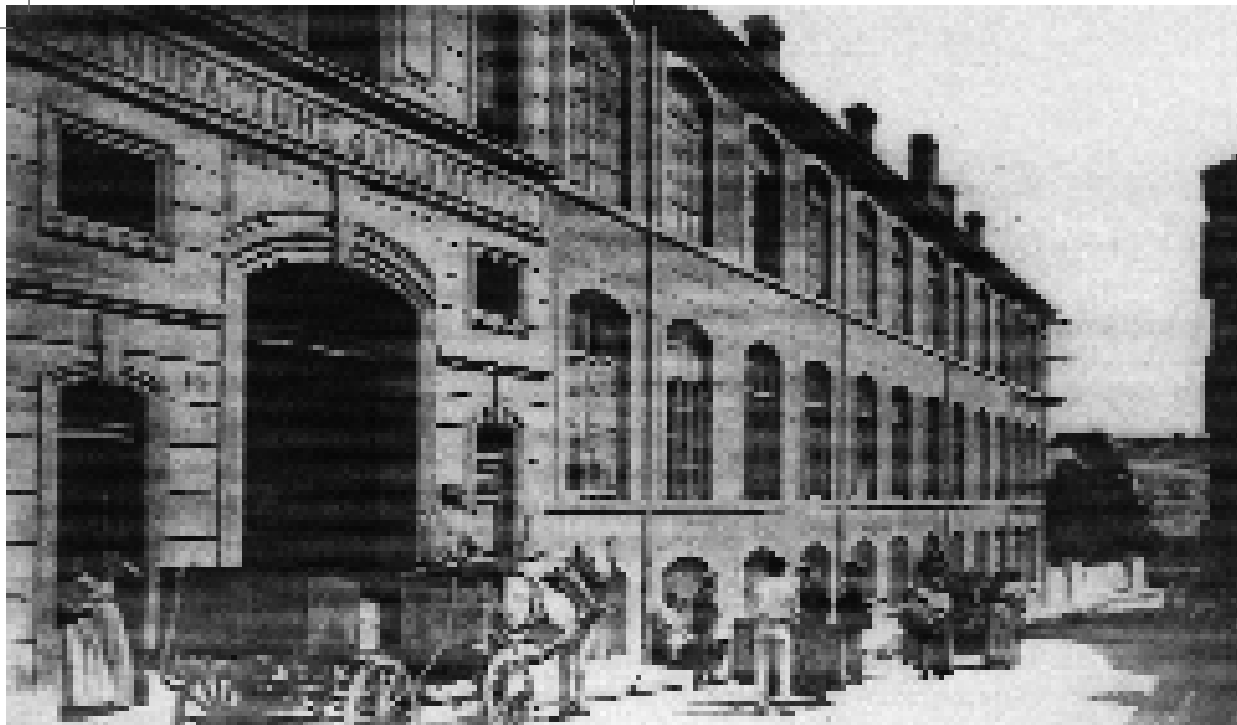
Ma mère était une Française de la Belle-de-Mai ; ils se sont mariés très jeunes et leur premier logement était rue Barsotti. Une cuisine, une chambre, pas de douche, pas d'eau chaude. Au moment de leur installation, c'était qui donnait une chaise, qui une table, qui un lit. C'était la tradition ; et la misère ; la tradition des gens qui n'avaient rien. C'est là qu'ils ont fait leurs quatre enfants, dont moi, qui suis né en 1929.

Comme le boulot ne marchait pas, mon père a décidé de passer son permis de conduire et il est devenu chauffeur de poids lourds. Il conduisait les camions qui récupéraient les marchandises des bateaux. Si vous aviez vu les roues de l'époque... Si vous aviez pu imaginer...

Grâce à son nouveau travail, on a déménagé et on est venus habiter dans la rue Saint-Claude, où j'habite encore.

LOUISE : Mes parents sont arrivés de la province de Napoli, chacun de leur côté, avec leur famille respective, pour travailler. Mon père avait dix-sept ans ; il habitait dans le quartier Saint-Lazare, rue Blidal. Ma mère avait cinq ans, elle a vécu à Racati, à l'emplacement de l'actuelle passerelle qui relie le centre ville à l'autoroute nord. Ils vivaient dans un logement étroit situé parmi d'autres dans un petit patio. Évidemment, il n'y avait ni eau, ni WC. C'était les bidonvilles de l'époque.

ANTOINE : On venait travailler. On était prêt à se loger dans les pires conditions. Et pourtant, on en prenait des remarques...



124 - MASSILLON - La Manufacture des tabacs (Rox Coffey)



SOMMAIRE

Préface : « Français marseillais ! » <i>Serge Pizzo</i>	p.5
Présentation	p.9
Un lieu, un décor	p.17
Les personnages	p.21
Acte I. Vintimille ou la Belle-de-Mai	p.25
<i>Le chœur des Rumeurs</i> : « Les immigrés »	p.25
<i>Scène 1.</i> Les « Babis »	p.27
<i>Le chœur des Rumeurs</i>	p.33
<i>Scène 2.</i> Le bus 49	p.37
<i>Scène 3.</i> Les Rouges, les Sœurs et les Corses	p.45
<i>Le Chœur des Rumeurs</i> : « Euz'autres »	p.49
Acte II. La Belle s'en va-t-en guerre	p.53
Acte III. Interlude : la Belle Époque ?	p.67
<i>Scène 1.</i> Le clan des Siciliens	p.53